

Chapitre 1 La Folle nuit / 2013

Patrick nous avait proposé d'inter-changer les expositions des résidents en seulement une soirée. Cela s'appellerait *La Folle nuit* et permettrait aux visiteurs venus de loin de tout voir en un weekend. Jusqu'ici, le changement se faisait dans la journée (voire en plusieurs journées) et il n'y avait pas l'esprit festival qui s'est installé juste après l'ouverture de la Villa Pérochon avec la multiplication des lieux d'exposition.

Mon métier d'enseignant de me permettait pas d'être beaucoup présent dans la journée, je ne passais qu'une ou deux fois la semaine, en soirée, pour partager un repas ou un apéritif et comprendre la logique des résidences niortaises. Le temps aussi d'y découvrir mon intérêt personnel et d'y voir le bénéfice pédagogique à en tirer pour mes élèves. Mon intérêt personnel était simple : l'association Pour L'Instant qui organisait ces rencontres photos avait un sens de l'ouverture qui me plaisait beaucoup. Très vite, les Rencontres de la jeune photographie internationale étaient devenues pour moi synonyme d'échanges artistiques amicaux.

La logique des Rencontres voulait que les 8 lauréats d'un concours organisé par l'association se retrouvent pendant 15 jours à Niort, en présence d'une solide équipe technique et d'une personnalité du monde de la photo dans le double rôle de conseiller artistique et de président du jury de sélection. La présence des lauréats se concrétisait par une double exposition : la première montrait aux visiteurs le travail contenu dans les dossiers de sélection, la seconde résultait de leur production sur place. Ils avaient une poignée de journées, et carte blanche pour expérimenter une démarche artistique. Quel stress ! Ce qui m'impressionnait le plus, c'était la diversité de leurs centres d'intérêt. Certes, j'avais bien compris que le jury voulait un groupe représentatif de la création contemporaine mais surtout pas focalisé sur un style ou une mode.

Avec mes expériences d'artiste plasticien et d'organisateur d'expositions, je finis par intégrer le noyau dur des bénévoles investis sur des missions d'accrochage. L'esprit de convivialité cher à l'association caressait mon sens des valeurs, j'étais aussi bien intéressé par la rédaction et la relecture de documents, que par le déballage et l'accrochage de photographies. C'est comme cela que j'inaugurai le nouveau concept : *La folle nuit d'accrochage*.

La première nuit fut plus festive qu'autre chose : musique à fond, des mouvements en tous sens qui font trembler le niveau laser, des verres de vin posés au sol...plein de trucs qui vous empêchent de vous concentrer. Surtout du côté des calculs, la sacrosainte base de l'accrochage. Je faisais

équipe avec Jojo, on se regardait, plein de dépit. Festives mais pas très efficaces les premières heures, le terme Rencontres avait pris un sens trop pluriel : beaucoup de gens présents pour une expérience spectaculaire mais pas forcément compétents pour un accrochage. Disons que ces premières heures permirent à l'association de développer sa légendaire convivialité et son stock de souvenirs photographiques.

La seconde année nous embarqua de plain-pied sur un concept de festival, avec la multiplication des expositions, le plus souvent dans de beaux espaces comme mon collège refait à neuf, et une programmation élargie jusqu'au théâtre (*Eux sur la photo*, adapté du livre d'Hélène Gestern). Le pavillon Grappelli nous offrait son histoire, son architecture et des conditions idéales grâce à ses deux niveaux et ses surfaces cloisonnées.

La troisième année fut encore meilleure, une ambiance nouvelle et agréable s'était installée, chaque résident était entouré d'un petit groupe de bénévoles silencieux, studieux, hyper attentifs pourrais-dire parce que je n'oublierai jamais l'accrochage des photos de Juliette Mc Cawley : après avoir délimité l'emplacement d'une photo à coller, il suffisait que je me retourne pour qu'on me tende celle-ci, délicatement mais rapidement aussi. Je ne connaissais pas mon équipe, qui formait avec d'autres personnes présentes cette-nuit-là la première cohorte de *Questions d'images*. Je ne connaissais pas vraiment le contenu de ce cycle de formation délivré par la Villa mais l'implication de ses membres dans *La Folle nuit* fut pour moi réjouissante : il y avait l'efficacité dans une ambiance détendue.

La quatrième année se dispensa de ma participation technique pour des raisons de santé mais j'eus le plaisir de servir de modèle à deux reprises. Il n'en ressortit que de l'expérimentation, à l'exception d'une orchidée dont j'avais soigné la survie des floraisons. Sans doute avions-nous permis aux deux résidents venus nous photographier à la maison de faire évoluer leurs projets parce que le résultat final nous surprit beaucoup, tant les artistes s'étaient éloignés des pistes explorées en notre présence, sur les tout premiers jours de leurs présences.

Quant aux années suivantes, mes disponibilités augmentèrent considérablement, avec toujours plus de diversité puisqu'en 2018, le temps d'un weekend, j'encadrai un atelier chargé de réfléchir aux accrochages et à leurs scénographies.

Chapitre 2 Michel Paradinas / 2008

Michel Paradinas atterrit chez nous en 2008 parce que mon épouse et moi nous nous étions portés volontaires pour héberger quelqu'un de l'association Pour L'Instant, suite à un article de Vivre-à-Niort qui présentait le programme

du quinzième anniversaire de leurs Rencontres photographiques. Je suis un lecteur assidu de ce genre de publication, on y puise beaucoup d'informations sur les initiatives locales. Niort était une ville que je connaissais depuis l'été 2004 mais que j'habitais seulement depuis la rentrée scolaire 2005. J'avais bien repéré les expositions de photographies au Moulin du roc (les niortais disaient CAC mais pour moi ce terme faisait trop référence à l'art contemporain pour que je l'utilise, alors que « moulin », ça collait tellement bien à ce grand bâtiment conçu comme une rue piétonne couverte). Certaines productions m'avaient semblé originales et intéressantes, malgré une présentation un peu appauvrie par les lieux : des rideaux noirs attirant plus l'attention qu'autre chose, des éclairages pas suffisants pour faire oublier l'usage polyvalent d'une salle un peu fatiguée et basse de plafond. Tout cela rendait intrigante ma découverte de la photographie locale.

J'avais découvert que Niort disposait de nombreux réseaux altruistes qui s'expliquaient par le sens de la solidarité et le passé protestant du territoire. Ce n'était pas un hasard si les mutuelles s'étaient implantées dans cette ville. Très bien ! J'avais quitté la Bretagne et Rennes pour des raisons sentimentales, je découvrais tout doucement le potentiel culturel d'une ville qui s'était fait connaître pour ses engorgements routiers. Prendre contact avec l'association Pour L'Instant relevait pour moi d'une partie de cache-cache, celle-ci occupait l'espace de cave du Moulin du Roc que je viens d'évoquer mais ne possédait aucun local et ne se manifestait pas en dehors de son exposition annuelle. C'était comme si j'allais à la rencontre d'un fantôme. Même le groupe d'artistes plasticiens niortais que j'avais intégré ne m'avait jamais évoqué cette association de photographes tournée sur l'Europe et visant l'international.

Un jour, deux jours: impossible de discuter avec Michel. Il rentrait tard, très tard, et repartait tôt, très tôt, si bien qu'au matin du troisième jour je lui posai la question de savoir comment faire connaissance. Avec son accent toulousain, il m'invita à venir partager le repas de résidents, le soir au Fort Foucault, seul moment où tous les acteurs des rencontres se retrouvaient ensemble. Bon, d'accord, à ce soir...Il partit vite fait après avoir avalé un café. Toujours pressé.

Ce soir-là, je compris que Michel s'enfermait dans un labo argentique, musique à fond, jusqu'à pas d'heure. Plus tard, avec les magnifiques portraits consacrés aux tirailleurs africains de Philippe Guonie, je compris que l'argentique était son royaume. Voilà, c'est grâce au roi de l'argentique que je fis connaissance d'une association qui vivait dans l'instant. Je n'étais pas motivé par le monde de la photo mais ce que le microcosme niortais proposait avait le mérite d'être plus pédagogique que moi : les jeunes résidents n'avaient qu'une dizaine de jours pour rendre leurs copies. Tous

étaient speed, Michel me l'avait bien démontré à sa manière, mais tous étaient quand même disponibles pour partager leurs questionnements.

Je ne découvris pas au Fort Foucault, le premier soir, une bande de photographes venus refaire le monde mais l'interroger, l'observer, le partager. Surtout pas le recadrer, aurait pu dire un jeu de mots facile, parce qu'il n'y avait aucune leçon. Le conseiller artistique, cette année-là, n'existait pas car la formule anniversaire souhaitée par l'association pour ses 15 ans reposait sur de simples cooptations. Chaque conseiller des années passées avait avancé un nom. Le groupe de résidents avait fêté l'événement dans la même veine énergique que celle de Michel Paradinas, on sentait l'esprit mobilisé 24 heures sur 24.

Je ne pouvais pas discuter avec chacun des 15 résidents mais j'eus l'impression qu'en passant de l'un à l'autre, je n'interrompais aucunement le flux d'une énergie créatrice. J'aurais dit des étudiants sur le chemin du bonheur et du succès. Pas de mines blasées, pas de snobismes. J'entrais dans les Rencontres par une année de grande marée, la récolte était abondante. C'est sûr, ils avaient tous fait leurs devoirs et bientôt, ce serait le grand oral : expliquer la démarche au public du vernissage. D'habitude le groupe se limitait à 8 résidents mais cette année-là, 15 jeunes gens intenablement avaient de quoi me convaincre de rester écouter voir comment fonctionnait Pour L'Instant. Je découvrais une drôle d'orchestration, faite de mouvements, de bruits, de vies et d'horaires variés, mais qui livrait au final une partition chorale silencieuse, un concentré de lectures ouvertes sur le monde.

Chapitre 3 Phalonne / 2020

Phalonne est originaire d'Haïti elle fait un stage à la Villa dans le cadre d'un dispositif culturel du ministère XXX. Malheureusement elle se retrouve bloquée dans le cadre du confinement sanitaire décrété le 16 mars. Comme nous avons eu l'occasion de travailler ensemble à deux reprises, atelier scénographie et accrochage JH Engstrom en présence de l'artiste et de son galeriste (c'est à l'occasion de cet accrochage que je me suis inquiété pour son genou car elle me tendait les photos tout en prenant appui sur une chaise), elle me contacte le 17 mars au matin pour que je lui prête de la lecture.

Le confinement étant opérationnel à partir de midi, je m'inquiète de la voir arriver avec une heure de retard sur l'horaire convenu. Normal, elle n'est pas descendue du bus à l'aller... Je lui remets un paquet de 7 livres (Valérie Perrin *Changer l'eau des fleurs*, Haruki Murakami *Au sud de la frontière*, à l'ouest du soleil, Didier Daeninckx *Le banquet des affamés* et *Itinéraire d'un salaud ordinaire*, Donald Ray Pollock *Le diable tout le temps*, Nathacha

Appanah *Tropique de la violence*, Michel Folco *Dieu et nous seuls pouvons*), une boîte de Doliprane pour le genou et un tube de colle extra forte pour réparer son adaptateur électrique.

Nous nous revoyons deux semaines plus tard pour un renouvellement des livres, en se donnant rendez-vous sur le marché des halles. Voici la nouvelle liste de livres : Marie Darrieussecq *Truismes* ; Catherine Poulain *Le grand marin* ; Laurent Gounelle *L'homme qui voulait être heureux* ; Monica Sabolo *Summer* ; Gaëlle Josse *Une femme en contre-jour* ; Yasmina Khadra *L'attentat* ; Julie Otsuka *Certaines n'avaient jamais vu la mer* ; Laetitia Colombani *La tresse* ; Jonas Jonasson *Le vieux qui ne voulait pas fêter son anniversaire*.

Dans la semaine qui suit, Phalonne me demande conseil pour prendre contact avec un médecin. Je lui réponds en insistant sur le fait qu'elle doit bien faire savoir qu'elle est de passage, beaucoup de cabinets de prennent plus de nouveaux patients. Bon, tout finit pas s'arranger pour sa santé.

Revenons à la préparation des Rencontres 2021. Le dimanche 23 février, je referme les portes de la Villa Pérochon, très heureux du déroulement de mon atelier scénographie-mise en exposition. Les pièces sont à nouveau vides, prêtes à accueillir l'exposition de JH Engstrom, qui arrive la semaine suivante. C'est énorme, le déballage est prenant, nous faisons des photographies nous y retrouver. Des boîtes ont été achetées pour bien ranger les emballages mais comme ceux-ci sont imposants, l'efficacité m'apparaît douteuse. La question des emballages est toujours la même : il ne faut rien disperser. Nous sommes très surpris par la saleté de certains paquets : ils ont dû être longuement stockés dans des endroits inappropriés. En revanche, le musée qui l'a exposé dernièrement a soigné son travail d'emballage parce que chaque adhésif dispose d'une petite languette sur laquelle il suffit de tirer pour le décoller.

Nous sortons tout, absolument tout ce que son galeriste nous a donné. L'exposition s'annonce originale, certains murs recevront plusieurs centaines de photos alors que d'autres n'accueilleront que des projections. Une salle de l'étage est panneautée pour une projection multiple. Ce sera une première à la Villa, ce genre de dispositif est fréquent dans des grands espaces comme le Palais de Tokyo... On verra. Certains bénévoles pensent qu'il faudra mettre une barrière pour que le public ne s'approche pas. Je suis surpris, le concept des projections multiples n'invite le public à une approche frontale, bien au contraire, il faut se laisser immerger.

JH Engstrom et son galeriste, Jean-Kanta Gauthier, arrivent pour deux jours d'accrochage. Très vite je comprends que le photographe est un disruptif, un démultiplicateur d'images : soit c'est la quantité qui fait sens, soit c'est la dynamique de l'accrochage (une dynamique du déséquilibre soigneusement

travaillée). Mais l'image pour l'image, non. Nous nous mettons au travail, la démarche devrait sauter aux yeux et à l'esprit des niortais. Problème : le galeriste prône la rigueur mais il ne dispose pas forcément du temps nécessaire pour en faire usage. Toute l'équipe de la Villa est témoin de son stress. Ce qu'il fait ne me semble pas compliqué mais disposer des vignettes sur une table quand celles-ci ne sont pas à l'échelle, voilà un problème qui me rappelle certaines expériences personnelles. Alors que dire quand il s'agit de plusieurs centaines de vignettes à disposer sur 4 à 5 lignes sinusoïdales ?

Suite à une demande « au millimètre près », je m'échine à délimiter au sol 3 rectangles de plastiques afin qu'ils servent de gabarit à l'accrochage d'une centaine de photos sous verre. Comme je n'ai pas les bons outils pour plaquer les films de plastique sur un sol chauffant au millimètre près, je suis à la limite de perdre patience. Heureusement, Thierry me propose le niveau laser. Le chauffage coupé, il suffit de le poser au sol et de coller le ruban adhésif ensuite.

Pendant que Jean-Kanta et JH (prononcer io) préparent le dernier volet de l'exposition, une petite équipe remballage les photos et les livres qui ne seront pas exposés. J'ai vu passer une maquette de l'accrochage mais visiblement, il n'y avait pas eu de tri au moment du chargement des œuvres. La journée s'est terminée calmement, avec quatre petits clous pour chacune des 249 photos de la série *Sketch of Paris*.

C'était le jeudi 12 mars. Nous avons achevé le travail vers 17h30-18h, nous nous sommes donné rendez-vous pour le mardi au Pilori afin de commencer un autre grand chantier puis une partie d'entre nous s'est retrouvée au vernissage de l'atelier Clélia Alric.

Lundi 16 mars à 19h30 les membres du CA se concertent par audioconférence : la Villa Pérochon sera fermée jusqu'à nouvel ordre...

Chapitre 4 L'année Minkkinen / 2009

C'est la première fois que je suis plongé dans la vraie ambiance des Rencontres : huit résidents autour d'un père de la photographie. Un père fondateur mais ce sont de grands enfants que je découvre, très indépendants et autonomes. Tellement dynamiques aussi, surtout Coralie Salaün qui est venue de Bretagne avec une voiture chargée de costumes et d'accessoires pour déguisements et festivités (me confiera Jean-Luc Fouet le jour de l'accrochage).

J'ai pris l'habitude de venir dîner avec les résidents, c'est l'idéal pour les comprendre et partager leurs démarches. Ce soir-là, les choses ne se passent pas comme l'an dernier. Le repas est vite avalé, rendez-vous sur le

terre-plein derrière le fort Foucault. Tout le monde disparaît pendant que je participe aux derniers rangements. Je prends le chemin du rendez-vous pour découvrir une véritable scène de théâtre. Chacun est occupé à soigner son costume, sa posture, son éclairage. Je n'y comprends rien mais il y a des lumières joyeuses et un photographe qui fustige tout un groupe de figurants, de joyeux figurants. Quelqu'un m'explique que c'est comme ça tous les soirs, je suis impressionné par le déluge d'énergie que cela représente mais je sais que chaque résident accepte de poser parce que cela fait partie des rencontres, chacun est modèle.

J'ignore comment ils partagent leurs projets mais je découvre une grande fluidité dans les échanges. Avec le temps, je pourrai observer comment ils s'influencent tout en conservant leurs propres personnalités. Là, par exemple, moi qui ne connaissais pas Arno Rafael Minkkinen, non seulement je vois qu'il se met lui-même en scène dans des paysages mais je mesure combien Coralie se fait muse pour lui, avec des scénographies pas forcément symboliques mais toujours poétiques. Ils sont toujours photographiés nus, comme les paysages dans lesquels ils s'intègrent. Ce qui est amusant puisque Coralie semble n'aimer que les couleurs et l'onirisme.

Je ne retiens pas beaucoup d'éléments de cette année-là parce que mon travail ne me rend guère disponible. Je ne sais même plus quel genre de petit boulot j'ai pu faire pour me rendre utile, de la peinture peut-être ? Une aide à l'accrochage ou à la préparation du repas de clôture ? La dernière semaine, je constate qu'Arno Rafael aime bien s'attarder à table pour bavarder. Il sait également prendre le temps de faire du tourisme pour découvrir la région. Lui aussi est là pour créer des photographies, lui aussi est là pour partager des sensations : paysages, gastronomie, mises en scènes... Ce que j'entrevois cette année-là m'encourage à garder le contact avec l'association. J'observe la fertilité d'un groupe aux personnalités très variées et j'en tire profit sur le plan pédagogique, en impliquant mes classes sur les projets de l'association Pour L'Instant.

Certes, j'observe bien une petite évolution entre les deux semaines : la folie et l'énergie font place à la rigueur et l'anxiété. La date buttoir approche, cela se sent mais le flegme de Charlie Juvet (labo numérique) agit comme un puissant médicament. Lui et Michel Paradinas savent se rendre disponibles avec une amabilité remarquable. Personne n'abuse parce que la règle est simple : *Carte blanche*, devenue le titre du catalogue qui rend compte des travaux. Blanches sont aussi les nuits de certains des acteurs des Rencontres. Je me demande comment fait le directeur pour tenir comme ça, quand j'entends les questions qu'on lui pose. Mais tout semble si simple.

J'ai écrit en tête de ce chapitre : l'année Minkkinen alors que j'y vois aussi bien l'année Coralie Salaün. Peut-être parce que Niort aura l'occasion de suivre et de découvrir d'autres travaux de la bretonne.

Chapitre 5 : l'année Christian Caujolle / 2010

Curieuse année ! Contrairement aux habitudes, le conseiller artistique n'est pas photographe. Mais sa notoriété est immense, jamais l'association Pour L'Instant n'avait reçu autant de candidatures. Pour moi, Christian Caujolle, c'est monsieur photographie du Libération des années 80, celui qui donnait rendez-vous à l'image journalistique.

Quand Niort l'accueille, lui et sa collection personnelle, je découvre une véritable vision historique de la photographie. Ma surprise est d'autant plus forte que, cette année-là, ayant accepté d'enseigner au lycée Jean Macé en remplacement d'une collègue partie en formation, je me retrouve à devoir assurer un cours sur le portrait photographique. Quelle chance, cette collection, elle me permet d'accélérer mon apprentissage ! D'une certaine manière, en sympathisant avec Christian Caujolle, je mets à jour mon approche de la photographie. Qu'importe ce qui est célèbre ou pas célèbre, comme je suis avant tout plasticien, je ne m'inquiète pas de savoir si je passe à côté de quelque chose d'important. Certes, ayant enseigné l'histoire dans les années 80, j'ai un respect pour ce qui fait date mais la photographie a tendance à mélanger les célébrités auteurs-modèles...

Autre aspect de cette résidence : Rachel Brown vient prendre mes élèves de terminale en photo, suite à un éventuel projet sur la jeunesse. Pour moi, interrompre un cours pour accueillir une photographe artiste, c'est le summum de la pédagogie. Malheureusement, comme elle est anglaise et ne parle pas français, les échanges avec la classe sont assez brefs. Il n'empêche que je vais en retrouver comme modèles sur les photos retenues pour l'expo finale.

Le côté moins positif cette année-là, du fait des travaux de rénovation au fort Foucault, ce sont les repas « dans une salle peu accueillante d'un deuxième étage auquel on accédait par un ascenseur tapissé de moquette maronnasse du sol au plafond » dicit Christian Caujolle dans les premières lignes de son texte de présentation Carte Blanche 2010. Personne ne s'éternise, c'est dommage. Je continue à passer de temps en temps, en soirée ou après les cours, puis je donne quelques petits coups de main à la peinture et aux accrochages.

Avec le recul, soit parce que j'ai emmené tous les lycéens visiter l'exposition soit parce que j'ai rédigé en mai des petits textes sur les résidents pour compléter leurs biographies sur le document de présentation des Rencontres (voir ci-dessous), je crois connaître les travaux des résidents comme si je les avais suivis jour après jour.

Au lendemain du départ des résidents, Sandrine Marc, qui doit faire l'accueil du public pendant son exposition au Pilori (une formule tout à fait contestable à mon sens mais qui a heureusement évolué : l'artiste qui est exposé dans cet espace devait en assurer le gardiennage et la médiation) ne se sent pas capable de vivre seule dans l'ancienne caserne des pompiers, si bien que nous l'accueillons chez nous. Ce qui nous permet d'avoir un compte-rendu détaillé des visiteurs du Pilori, entre ceux qui rentrent par simple curiosité touristique et ceux qui s'intéressent vraiment à la photo.

---- *** ----

Ci-dessous, les textes destinés à compléter le document de présentation des Rencontres, transmis à Patrick Delat, directeur des Rencontres de la jeune photographie internationale, le 15 mai 2010.

Rachel Louise Brown. Par des contrastes chauds, des clairs obscurs colorés et des mises en scènes figées, la photographe interroge les sources visuelles de sa culture (télévision, cinéma...) pour établir des passerelles fantasmatiques entre elles et le quotidien. La scénarisation humaine est synonyme de caricature psychologique, elle exacerbe jusqu'à l'ironie nos goûts visuels.

Faustine Ferhmin. Mieux qu'un parcours dans les sites archéologiques du Pérou, Faustine Ferhmin a croisé des architectures titanesques. Ses images sont comparables à des scanners scientifiques, où les constructions humaines se retrouvent au niveau des micro-organismes qui s'attachent à la roche. La photographe pose un regard intense sur le temps pour en extraire les richesses minérales.

Mariam Amurvelashvili. Une photographie ethnologique, un regard insolite mais très proche des populations observées lors d'événements communautaires (deuils, marchés, fêtes religieuses...). Dans un environnement totalement austère, Mariam Amurvelashvili réussit à nous montrer l'humanité d'une population courageuse.

Serkan Taycan. Dans la série Homeland, Serkan Taycan se joue des idées reçues à propos de son pays. Il recherche l'universel dans les détails du quotidien. Ce que l'humanité produit d'un bout à l'autre de la terre ? Des gens face à leurs destins. Rien n'est inhabituel, tout est vécu, de la tendresse des couleurs aux solitudes escarpées de l'Anatolie.

Sohrab Hura. Ses images ponctuent la narration d'un texte manuscrit, à moins que ce ne soit le contraire. Les mots et les images s'intercalent pour un récit sans fin, une déambulation visuelle qui puise ses instantanés dans un regard sensible. On ne sait plus si on s'arrête pour lire un texte ou regarder une photographie, chaque journée dépose un lot de sensations dont

il lui faut relater les aléas. Sohrab Hura se regarde photographier en espérant comprendre ce qui se passe.

Leah Tepper Byrne. Des choix très resserrés par les cadrages ponctuent une démarche influencée par le théâtre. Leah Tepper Byrne préfère le langage du corps à celui des mots, c'est elle-même qui le dit. La simplicité récurrente des gestes et des postures capte toute son attention, ce qu'elle nous donne à voir dans le centre de détention pour jeunes qu'elle a photographié délivre un message de rigueur qui peut s'apparenter à la spiritualité des peintures du XVII^{ème} siècle.

Gauthier Sibillat. Toujours à l'affût de rencontres visuelles insolites mais sobres, Gauthier Sibillat s'adonne au surréalisme de Magritte par le spectacle de l'imprévu. Une poésie de la surprise se dégage de ses images, le photographe donne envie de se pencher aux fenêtres de son regard.

Nicolas Raufaste. En recherchant des liens entre la sculpture et la photographie, Nicolas Raufaste montre la permanence des Classiques, que ce soit pour les machines Dada, les Natures Mortes ou la Perspective – à ce titre, on ne se privera pas de retrouver le quadrillage des lances au sol de la Bataille de San Remano (Paolo Uccello) dans les tubulures rouges installées à l'abandon. Structurés par des rebuts, les espaces industriels deviennent des visuels désertés, des spectacles photographiques.

Chapitre 6 : le dossier de com' / 2012

2012, nous nous activons à concevoir un dossier de communication. L'association Pour L'Instant va ouvrir les portes de son centre d'art contemporain photographique en mars 2013 (le 6^{ème} centre d'art photographique en France) avec une exposition de Denis Dailleux qui encadrera la 19^{ème} édition des Rencontres de la jeune photographie internationale – bon, je sais que ces Rencontres n'ont pas toujours eu ce titre mais il s'agit tout de même de la 19^{ème} mouture.

2012. Pendant les vacances de printemps, je reçois les premières propositions de textes de Patrick Delat, directeur artistique, et Sylviane, présidente. Tous deux pilotent l'association depuis les débuts, alors que moi, petit nouveau, je me contente d'apprécier leurs activités. Entre deux sorties sur les galets de Toulon-St Mandrier et les repas avec ma belle-fille qui a émigré ici, je relis les textes et fais des contre-propositions. Les tournures de phrases se laissent manipuler dans tous les sens, après le soleil et la fraîcheur de la belle Méditerranée, j'ai l'impression de poursuivre agréablement mes exercices de natation. Bien sûr que c'est agréable de travailler les mots dans de telles conditions. Nous ne manquons pas

d'énergie, « du collectif d'amateurs à un centre d'art contemporain photographique », il ne doit pas y avoir beaucoup, des histoires comme celle-ci. Avec les Etangs d'art, nous n'étions pas sur cette logique puisque l'événement était plutôt construit avec un raisonnement inverse.

L'écriture du directeur est toujours pleine de mots *enthousiastes* (habités par Apollon Niké, le dieu des arts et de la photo), élogieux. Quand je le lis, je l'entends parler : à la fois réfléchi et admiratif – non pour lui-même, je rassure, mais pour la chance qui peut se proposer à lui dans une démarche de projet. Cela donne parfois des textes trop chargés en terminologie laudative. Quand son vocabulaire n'est plus objectif, je suis un peu gêné, je lui suggère de moins se répéter sans vouloir briser son élan. Après tout, c'est ce qui m'a donné envie de travailler pour cette asso. Je suis rarement en désaccord avec ses idées, qu'elles soient artistiques ou administratives, mais parfois je n'y adhère que faiblement. Si je suis opposé à une décision qu'il peut prendre, il s'agit souvent d'un domaine où mon avis ne joue aucun rôle.

De janvier à mai 2012, je participe à des réunions de travail sur le mécénat, animées par Pascale Mottura dans le cadre d'un Dispositif local d'accompagnement. Nous pensons que le futur centre d'art attirera des mécènes donc il faut se préparer. Et puis travailler aussi pour faire connaître ce centre en juillet aux Rencontres d'Arles. Je prends contact avec le MEDEF, la Chambre de commerce ainsi qu'une petite poignée d'amis susceptibles de m'aiguiller pour travailler avec les mutuelles, la MACIF notamment, qui possède un espace d'exposition sur Bessines.

Juillet-octobre 2012, je passe au peigne fin toutes les fondations qui pourraient être contactées par la Villa Pérochon, j'en totalise 22 pour lesquelles je dresse un tableau récapitulant mes observations.

Printemps 2013, maintenant que la Villa est ouverte au public et que les médias ont fait de la publicité, je prends contact avec les entreprises qui ont travaillé pour elle. Je vais même jusqu'à découvrir le festival de peinture de Magné parce que Sébastien Audis (entreprise de menuiserie) participe à son organisation.

Au final, je réalise que je n'ai pas les clés de la Villa au point de prendre moi-même des rendez-vous privés. Prendre contact ne suffit pas, il faut établir une relation de confiance, une relation qui se travaille dans la durée et ne se contente pas du téléphone. Je ne suis pas disponible pour ça. Quand je cherchais des fonds pour le lancement des Etangs d'art, j'étais le seul à gérer cette opération, ce qui ne posait aucun problème d'organisation, alors qu'avec la Villa, les horaires d'ouverture plus l'emploi du temps de son directeur, cela donne une grosse équation à résoudre. J'ai donc fini par laisser tomber...

J'ai bien compris que la prudence obligeait parfois à abandonner des pistes d'exploration au risque de passer pour des amateurs. Ceci dit, plus il y avait de contacts, plus nous étions satisfaits de nos démarches. Très vite nous avons réalisé par exemple que le fonds photographique pouvait être le meilleur moyen de créer des échanges nouveaux, des partenariats plus ou moins rémunérateurs, non pas pour louer ces images issues des travaux des résidents mais pour les prêter en échange d'une médiation. Faire rentrer un peu d'argent tout en confortant l'emprise artistique de la Villa. Devenir incontournable, voilà un objectif qui s'est mis en place indirectement. Curieusement, j'écris cela comme si j'étais responsable de ce genre de décision ou d'orientation : il faut juste y voir à quel point je m'impliquais dans la réflexion des premiers temps, commencée autour de la rédaction du dossier de communication.

Mon travail d'écriture est reparti en force quand la Villa a souhaité obtenir le label CACIN, Centre d'art d'intérêt national, en 2018. Cette fois-ci, il fallait surtout nourrir l'argumentation du directeur en lien avec les arrêtés du Journal officiel. Je ne proposais pas de pistes étrangères aux attentes du cahier des charges, mon rôle se bornait à relire les écrits de Patrick et à suggérer quelques développements théoriques. Une belle aventure, motivée par l'impression que la villa avait elle-même rédigé le cahier des charges ! Le jour où le projet avait été présenté au CA, je n'avais pas été le seul à dire que nous faisons tout ce qui était dans l'arrêté du JO.

Chapitre 7 L'anniversaire / 2019

Un hiver 2019. Tout commence dans la froideur d'une grande pièce, anciennement salle de classe, attenante au collège Saint-Exupéry. Un grand nombre de panneaux en contreplaqué, des tasseaux, des tubes de colle et toutes les machines de Jean-Luc Giraud : scie circulaire sur banc, cloueuse pneumatique, aspirateur et autres outils professionnels en quantité. On ne manque de rien ! Jean-Luc est capable de trouver une solution à tous les problèmes que l'association peut rencontrer, comme par exemple le panneautage dans les salles de la mairie ou au Piloni quand il nous est interdit de percer les murs.

Il fait froid, humide. Nous sommes en janvier alors que les festivités démarrent le 5 avril mais il y a tant à faire que nous profitons des espaces libres pour œuvrer dès maintenant. Rue du Palais, Anne-Cécile nous accueille avec un café. Elle et son mari mettent à la disposition de la Villa les deux anciennes salles de classe qui se trouvent de l'autre côté du petit jardin de leur grande maison, ainsi que le long couloir par lequel les élèves devaient autrefois circuler. Nous nous organisons pour fabriquer dans un premier temps une grosse série de panneaux, qui ne serviront pas que pour

la rue du palais mais d'autres endroits (au final, on en fabriquera 130 ! Et on comptera 360 mètres de cimaises, 920 m² de peintures et 200 photographes exposés). Chaque jour, au moins 3 bénévoles se relaient pour fabriquer ces panneaux : 2,50 X 1,22 X 0,010 m à poser sur quatre tréteaux pour les renforcer avec des tasseaux collés au polyuréthane et cloués au pneumatique. Notre petite usine fabrique 4 panneaux à l'heure.

Quand vient l'heure du déjeuner, nous prenons le bus, direction chez moi, pour partager un repas au chaud. Ce moment-là est sympa mais borné, retour en bus oblige. Il nous permet aussi de retrouver Patrick Delat, le directeur, et Jean-Luc Fouet, le médiateur-distributeur des consignes. Nous partageons convivialité et informations bénévoles. J'ai préparé un curry le premier jour, ensuite Jojo puis Didier ont apporté un plat. J'allais oublier : c'est Jean-Luc G. qui avait le premier lancé la formule en confectionnant un excellent pot au feu chez lui.

Avec les travaux à la Villa, les repas se font autour de tables dressées sur des tréteaux au soleil, avec des plats réchauffés dans les camping-cars. La camionnette de Jean-Luc G. est polyvalente, tout y est possible entre le rangement de matériel et l'aménagement hôtelier. Le Pilon possède une salle à l'étage avec table et chaises, four micro-onde, point d'eau etc... L'ancien magasin Pain, qui accueille une très grande quantité d'œuvres, nous permet également de prendre des repas en commun même si l'espace est glacial. Il n'y a que la Mairie qui nous mette dehors alors que le cadre y est certainement le plus confortable : parqueterie, chauffage, volumes grandioses et défraîchis, salle de bain ou presque.

Maintenant que le coup de feu est passé, une fois que les plannings de travail sont connus, il y en a toujours un parmi les bénévoles qui pose la question de savoir où on va manger.

Revenons dans les anciennes salles de classes, que nous appelons La Piscine parce que l'une d'elle contient encore un bassin bleu de 8 X 4 mètres. C'est d'ailleurs grâce à cette piscine vide que nous sommes là puisque j'y ai fait une installation artistique en octobre 2018. Il m'a semblé évident par la suite qu'il fallait mettre en contact les propriétaires, désireux d'en faire un lieu de vie culturel, et la Villa Pérochon qui cherchait des espaces pour diffuser ses 25 ans de photographies. Cet anniversaire ne pouvait pas mieux convenir pour faire connaître les projets d'Anne-Cécile. Une fois la fabrication des panneaux terminée, nous les installons dans les deux salles puis les peignons en blanc, en attendant le mois de mars pour procéder aux accrochages (le bassin de la piscine accueillera des projections). Avec les moyennement belles journées de mars, Didier nous propose des marinades de saumon puis de porc qu'il fait griller sur le barbecue du jardin.

Après La Piscine, comme je l'ai évoqué avec les repas, nous émignons dans plusieurs endroits. La tâche est immense mais pas démesurée ! Parallèlement, je suis chargé de superviser les rédactions de notices qui présenteront les parcours de chaque résident depuis son passage à Niort. Ce boulot-là suppose que le groupe des huit bénévoles rédacteurs ait accès à des informations, ce qui n'est pas toujours le cas puisque beaucoup de ces jeunes photographes ne mettent pas à jour leurs sites. Nous multiplions les recherches, écrivant aux personnes concernées dès que nous avons une bonne adresse ou explorant toutes les pistes de renseignements possibles si ce n'est pas le cas. Nous avons un protocole : 1700 signes maxi, rien sur le passé avant la résidence, lien vers le site perso, caractères 11 Arial...

Au départ, nous cherchons à produire rapidement des fiches afin que celles-ci soient jointes aux dossiers de presse mais cela s'avère inutile et peu fructueux sur le plan de la qualité. C'est le genre de travail qui s'organise au fur et à mesure de son avancement, parfois je retravaille les notices afin de donner un peu d'unité à l'ensemble. Nous constatons que la très grande majorité des 145 anciens résidents dépositaires d'une fiche produit de la photographie à un haut niveau de professionnalisme, cela pouvant même être impressionnant, s'agissant par exemple d'Éric Baudelaire, de Laura Henno, David Fathi ou Israel Ariño. Le groupe des rédacteurs est ravi de faire ce travail, même s'il regrette de ne pas en maîtriser le calendrier. Personnellement, je me remets à l'anglais ou j'utilise Reverso sur Internet pour prendre contact par Facebook et Messenger. Une petite poignée nous échappe totalement, malgré tous nos efforts la fiche restera blanche.

Les préparatifs se décomposent pour moi en trois temps : panneautage (fabrication et pose mais pas peinture), rédaction de notices biographiques puis accrochages. Sur ce troisième poste de travail, l'expérience des bénévoles porte ses fruits et facilite la tâche de la direction. Patrick n'est pas trop sollicité : une fois qu'il a procédé aux implantations, nous sommes plusieurs à être capables de disposer les photographies dans les espaces dévolus. Personnellement, je m'aperçois que si nous ne pouvons pas être d'accord je n'insiste pas et laisse Patrick arbitrer ceux que j'ai abandonnés. Je me spécialise dans les constellations, avec Tjorven Bruyneel ou Jeannie Abert, ou les ponts en arc de cercle comme celui de Gwenola Furic.

Manu, Didier, Dominique, Jojo, Philippe, Thierry et Jean-Luc G : nous sommes capables de faire plusieurs équipes pour les panneautages (il y en a toujours un dans l'équipe qui se charge de passer dans les centimètres qui séparent la cloison du mur pour visser l'assemblage) comme pour les accrochages, ce qui permet au travail de ne jamais prendre de retard, bien au contraire puisque nous avons des fins de semaines allégées. Il n'est pas question d'aller vite pour taquiner l'organisation mais dès que nous pouvons plaisanter sur un détail, nous ne nous en privons pas. L'ambiance de travail

est toujours excellente, nous avons la chance d'être au plus près d'œuvres d'art et de photographies, sans autre barrière que la confiance.

Le petit groupe de bénévoles ne compte pas ses heures ni ses efforts, on pourrait se demander si l'exercice de la Villa Pérochon est reproductible ailleurs, même s'il y a énormément de festivals qui n'existent que par le moteur du bénévolat.

Question hébergement, le nombre d'invités est tout aussi important mais je ne fais pas partie du groupe qui se charge de ce sujet délicat. Je crois comprendre que Patrick délègue des responsabilités tout en s'efforçant de faire des répartitions par affinités. Il nous propose d'héberger Marie Maurel de Maillé et Rafaël Trapet, deux personnes que je ne connaissais pas et que je découvre avec plaisir. En souvenirs et remerciements, Marie nous offre des livres et Rafaël des bières de sa fabrication et un documentaire vidéo sur un collectif de femmes militant pour l'avortement.

Les journées inaugurales du 5-7 avril sont à la fois impressionnantes et sereines. La présence de food-trucks nous a libérés d'une charge qui s'est révélée tout à fait ingrate le 8 avril 2017 sur les lieux du Camji parce que... non seulement la foule d'invités s'était enflée de non-invités mais le service de sécurité du Camji s'était interposé pour faire annuler notre organisation : pas de verre, pas d'alcool, ni ceci ni cela mais du retard et de la pagaille. Tout s'était bien terminé, très très bien terminé puisque la météo nous avait permis d'occuper la grande cour intérieure comme s'il s'agissait d'un grand et beau salon.

Cela me faisait plaisir de mettre des visages sur les noms que j'avais croisés dans les notices, revoir Sandrine Marc 9 ans après, rediscuter photo avec la poétique Nia Diedla, patienter dans le froid avec Christian Garcelon en attendant le plat végétarien. Tant de monde heureux d'être là. Jusqu'à ce que la fatigue s'empare de moi.

Le démontage des expos sera impressionnant, plus rapide et efficace que jamais grâce à nos performantes visseuses-dévisseuses (une dans chaque main, bien sûr). Nous rendons les lieux impeccables, surtout la mairie qui s'était inquiétée du bruit que nous faisons, croyant nous entendre percer les murs. Il me semble que nous avons eu la visite de toutes les personnes dépositaires d'un niveau de responsabilité...

Chapitre 8 L'année jury (2015)

L'année 2015 commence un samedi de décembre 2014 quand le jury de sélection, dont je fais partie, se réunit dans les locaux de la Villa Pérochon. Du café, des clémentines, quelques viennoiseries et 165 dossiers posés sur une guirlande de tables. 165 candidatures à examiner sous la présidence de

Klavdij Sluban, un grand prénom de la photographie que je prononce en remplaçant le v par un o, ce qui donne la diphtongue ao, et un visage qui peut faire penser au Christ en plus sympa.

Pendant de longues heures, les dossiers sont épluchés avec soin, ce sont parfois de très beaux tirages, enveloppés dans du papier cristal ou quelque chose comme ça et qu'il faut manipuler avec soin. Sur mon bloc-notes, chaque dossier qui me plaît reçoit sa croix et des mots clés: plus je mets de croix, plus je défendrai le dossier au cours de la délibération, avec mon jeu de clés argumentatif. Ce qui est problématique dans ce genre d'opération, c'est de modifier les critères pour relativiser les appréciations, un dossier passant de bon à très bon n'a pas la même valeur qu'un autre passant de super bon à très bon.

Patrick Delat gère le timing de la délibération d'une manière très simple, par vagues éliminatoires. Pour commencer : quels sont les dossiers qui ne reçoivent aucun avis favorable ? Il y aura même une vague « coup de cœur ». L'objectif, c'est surtout de créer du consensus. Nous pouvons refuser un dossier parce qu'il est trop fort, la résidence n'apportant rien à un photographe qui a déjà un beau parcours. Libre au directeur de proposer une exposition personnelle à ce genre de candidature. Le jury est là pour repérer des photographes émergents et les accompagner dans le renforcement de leurs démarches, mais pas pour mettre une ligne de plus à des CV. Quelques dossiers font l'unanimité mais je ne rentrerai pas dans les détails de la sélection par déontologie.

L'avantage d'être membre du jury des Rencontres, c'est de mieux suivre les résidents pendant leur séjour. On les connaît déjà avant de les voir et de partager quelques repas, c'est un peu comme si on allait les voir grandir sous nos yeux en 15 jours.

Grâce à des amis qui ont un enfant scolarisé dans une école hors contrat, nous mettrons Ida Jakobs rapidement sur les rails de son projet. Son dossier montrait une histoire de femmes générationnelles au sein de sa propre famille, son projet de résidence reposera sur une notion de famille mais dans une dimension pédagogique hors norme et profondément humaine. J'avais été épaté par le livre objet de Joseph Gallix, un recueil de photos ressemblant à un reportage sur le mouvement des ouvriers de Continental et dont la couverture avait été découpée dans le caoutchouc d'un pneu de l'usine. Quelle odeur ! Et quelle synthèse ! Je me souviens d'avoir un peu galéré sur l'accrochage de Bostjan Pucelj, il avait photographié des chiffres logés sur toutes sortes de supports mais qu'il fallait mettre dans l'ordre. L'accrochage de David Fathi n'était pas simple non plus, un véritable réquisitoire contre les essais nucléaires, s'appuyant sur des éléments qui ne relevaient pas toujours de la photographie. D'ailleurs, pendant sa résidence,

David se fera remarquer comme étant le seul photographe à ne pas prendre de photographies (avec un appareil).

C'est peu dire que j'ai un très bon souvenir de ce groupe : beaucoup de dynamisme et d'énergie, de belles idées et... même un mariage, David et Truth quelques petites années plus tard. Nous avons revu Joseph et Emanuela Meloni sur des résidences en 2019-2020. Il y a des moments où je me demande si nous n'avons pas grandi ensemble ? Mais je me répète ! Plusieurs productions de ces résidents seront montrées par la suite, je pense à Ida, dont j'irai décrocher et emballer l'expo dans la Chapelle des Dames blanches à la Rochelle en novembre 2017. Je pense aussi à Min Chen pour qui nous percerons les murs d'un chai à Bellevigne en inaugurant un matériel sans fil.

Cette année-là, j'inaugure la prise de son en conférence. Ayant apprécié celle de Philippe Guionie en février, je m'organise pour capter et retranscrire celle d'Alexandra Pouzet en décembre.

Vincent Rosenblatt me permet de reprendre contact avec une ancienne élève et sa famille grâce à son travail de commande sur la jeunesse qui fréquente la place de la Brèche.

Chapitre 9 Corinne Mercadier / 2018

Acte1

Cloisonner et panneauter la double salle du rez-de-chaussée de l'hôtel de ville est un peu comme monter le chapiteau d'un cirque : le spectacle va être grandiose ! L'équipe technique connaît le travail depuis le passage d'Isabel Muñoz, il ne faut pas toucher aux murs ni aux parquets. Nous prenons nos appuis pour les fixations là où rien ne sera dégradé, nous suivons les conseils de Jean-Luc Giraud, la tête pensante de l'opération. Le plus difficile, c'est de le convaincre de nous laisser faire un peu de travail. Nous avons un maître à penser qui agit dans les règles de l'art et de la bonne humeur. Petit à petit, l'équipe se subdivise, le savoir-faire se transmet, les conseils circulent et l'entraide cimente l'organisation. Le montage des panneaux sera achevé en avance sur le timing.

Le comble du confort : au milieu du chantier sera dressée une table de camping afin que l'équipe puisse faire des pauses de temps en temps, spécialement lorsque la direction de la Villa nous rend visite. Jean-Luc G. considère que cette table, la bouilloire, le sucre et les boîtes de thé, de café ou de chocolat font partie du matériel technique, au même titre que les échelles, perceuses, scies et tout ça.

Acte 2

Livraison des œuvres à accrocher. Les huit lauréats de la résidence nous ont fait parvenir les œuvres à partir desquelles s'est décidée leur sélection. Le public va donc pouvoir juger lui aussi sur quoi le jury a flashé. Personnellement, je déballe les images de Nia Diedla et j'ai rarement vu autant de soin : même les emballages des emballages sont emballés. Il s'agit de faire une longue ligne sur 3 panneaux en U dans un espace assez réduit et bien isolé de l'ensemble. Cela se joue au centimètre mais c'est très poétique, Nia semble ne s'inscrire que dans une image faite de rêveries et de libertés.

Je n'aurai pas le temps d'aider mes camarades, j'aurai juste ce qu'il faut pour terminer.

Acte 3

Participation à l'accrochage des photos de Corinne Mercadier. Je vois dans ce travail de l'installation et de la performance, une grande plasticité qui dépasse la photographie. Les formats de ses photos me plaisent car ils évoquent une certaine aisance – aisance de l'espace et dans l'espace. Le reproche que je fais à la photographie traditionnelle, c'est son enfermement dans les petites dimensions ; pour moi, la technique n'a pas à avoir le dernier mot dans une démarche artistique. Avec la Villa, j'ai découvert que la photo peut dépasser largement les dimensions d'un ouvrage imprimé.

L'accrochage de Corinne dans la première pièce, en multipliant les petits formats, tente de restituer son atelier. Cela n'est pas évident puisque les salles développent une toute autre ambiance, c'est certainement l'étage de la Villa qui restitue le mieux ce qui fait mystère chez l'artiste. C'est une chance que le visiteur puisse découvrir deux propositions scénographiques aussi différentes et tranchées : le cube blanc au rez de chaussée, l'espace défraîchi (délabré) au premier... On attend de voir ce que deviendront les espaces au-dessus.

Le groupe de résidents travaille dans une très bonne ambiance, une ambiance très ouverte, impressionnante d'aisance. J'ai l'impression que nous accueillons des professionnels aguerris mais jeunes d'esprit. La modestie est là et en même temps, je sens des projets d'une grande maturité. Le caractère de Corinne y est pour beaucoup, elle rit facilement et semble s'émerveiller de tout. J'imagine qu'elle doit être une excellente pédagogue (elle m'a confié que c'était sa dernière année d'enseignement). Nos passages au Fort Foucault sont festifs mais nous ne restons pas toujours dîner vu qu'il y a de plus en plus de monde, stagiaires et artistes.

Samedi 13 avril. Ce jour-là, jour J comme joli ruban bleu-blanc-rouge, va être inauguré le centre d'art contemporain photographique-la Villa Pérochon. Ma mission est simple (je l'ai acceptée), je dois empêcher que ce soit de pénétrer dans les salles d'exposition tant que le ruban n'a pas été cisailé par les officiels. Je me tiens debout, pas d'oreillette mais un téléphone portable correctement chargé dans la poche, bras croisés, jambes légèrement écartées pour assurer une stabilité de planton. Ça traîne un peu du côté des officiels mais je sais patienter. Je ne suis d'ailleurs pas seul, quelques personnes déjà présentes me font la conversation tandis que d'autres s'approchent pour avoir des renseignements ou bien le privilège d'entrer en premier. Rien ne gâche l'ambiance, il fait beau, tout va bien.

Quand les officiels s'approchent (par officiels il faut comprendre : maire, député, préfet, président(e)s...), une longue queue d'invité suit derrière, exactement comme la traine d'une robe princière ou d'une somptueuse mariée. Une petite paire de ciseaux surgit miraculeusement de la poche du directeur afin d'attaquer le mètre cinquante tricolore tendu entre deux poteaux. Il n'y a pas d'enfants avec bouquet de fleurs comme on a pu le faire dans le passé dès qu'il y avait une inauguration publique. Je m'écarte pour laisser le petit monde s'amuser à découper des morceaux de 10 cm (je serai récompensé par un coupon de 9,1cm que je conserve précieusement dans un tiroir de mon bureau).

Denis Dailleux guide le petit groupe d'officiels. Nous nous accordons pour ne pas faire attendre davantage les invités qui avaient bien voulu se serrer dans l'allée bétonnée, n'osant pas circuler sur les sols recouverts de copeaux. Il avait beau faire soleil, une ou deux pluies dans la journée rendaient les paillages infréquentables. La terrasse qui précède le bâtiment était bloquée par le ruban officiel. Ayant beaucoup fréquenté les églises quand j'étais jeune, je dirais que la scène ressemblait à une cérémonie religieuse : le chœur se partageant un bien républicain tandis que la communauté de fidèles se présentait sur une voie étroite. Je m'amuse encore du cérémonial, gérant un flux exceptionnel qui ne pouvait pas être déçu. D'une manière générale, chaque soirée de vernissage, pourvu qu'il fasse beau, est un moment de belle affluence. Pendant trois années, seul le rez de jardin étant utilisé, la porte de la dernière (et grande) salle est ouverte pour fluidifier la circulation.

Mercredi 10 juillet. Quand vient l'été, les œuvres issues du Pôle image Haute-Normandie font contraste. Autant Denis Dailleux donne dans l'exotisme du fait de son terrain de chasse, l'Égypte éternelle, autant cet accrochage estival est sec comme un pré rasé de frais. C'est très bien comme ça, la photographie montrée à la villa n'est pas enfermée dans un style, qu'on se le dise.

Jeudi 12 septembre, 18h30, *Puissance 4*. Les quatre structures culturelles financées par la ville (Centre National des Arts de la Rue, Camji, Moulin du Roc et Villa Pérochon) présentent leurs programmations aux Niortais dans une soirée qui se clôt par une déambulation festive et riche en couleurs, grâce au spectacle *The Color of Time* de la Compagnie Artonik. C'est spectaculaire ! La compagnie s'est inspirée de la Holi, une fête traditionnelle célébrée en Inde à l'arrivée du printemps, au cours de laquelle les gens se jettent des couleurs. Une fois les stands vidés, les bénévoles et le public se retrouvent tout à coup comme enfarinés de toutes les couleurs. Il me reste une photo, je tiens un bout de sandwich dans la main mais je me demande si ce n'est pas de la poudre colorée que je mange.

Samedi 21 septembre, j'ai proposé que l'association et la Villa Pérochon tiennent un stand au forum des associations (Pic'assos, c'est le nom donné à ce forum), histoire de bien se faire connaître. L'opération est assez fructueuse mais l'asso peut difficilement donner suite à des demandes souvent velléitaires. J'ai passé une journée avec Philippe Pillet à répondre à des questions ou bien regarder la foule passer et repasser dans la rue Victor Hugo.

Vendredi 25 octobre, Emmanuelle Brisson. Un(e) OVNI(e) ! La qualité des images est remarquable. Une exposition que je ne découvre que le jour du vernissage. Patrick l'exposera en 2018, au Piloni, suite à l'obtention de ses prix sur un nouveau travail en lien avec sa mère. Quant à Bellevigne-en-Layon en 2019, voilà ce que j'écris :

Ce qui surprendra, dans la série *Émoticônes* d'Emmanuelle Brisson, c'est la perception d'une ambiance à la fois légère, grâce aux sourires des résidents, et sincère, décomplexée, libérée. Une ambiance de vie. On aime la Joconde parce qu'elle va faire quelque chose qu'on aime, elle va sourire. Elle a commencé à sourire: les lèvres, le visage, les yeux nous le disent. On ne verra pas le vrai sourire, avec les rides autour de la bouche, les dents blanches, les yeux plissés, et tout et tout... Mais pourquoi je pense à Mona Lisa ? Je ne sais pas comment a travaillé la photographe pour donner cette confiance aux modèles mais je sais qu'elle est vive et peut déclencher une communication en peu de mots. L'aspect choral et non répétitif des images d'Emmanuelle Brisson renforce cette notion de temporalité qui fait le succès de ma référence (qu'on me pardonne mon manque d'imagination mais j'ai observé des zones floues qui m'ont fait penser au sfumato du maître), elle a adopté un protocole qui oriente la lecture de ses portraits vers un récit et non un documentaire.

Chapitre 11 Il n'y a plus de star / Françoise Huguier / 2014

« Il n'y a plus de star », c'est presque tout ce que je retiens de Françoise Huguier.

Ce soir-là, je reste partager un repas avec les résidents et l'équipe de la Villa. Il me semble que Patrick souhaitait aborder quelques détails mais je n'en suis pas sûr. Ces moments de repas, je l'ai appris avec Michel Paradinas (roi du labo argentine), sont peut-être la meilleure solution pour découvrir le groupe de photographes en résidence, ainsi que le conseiller artistique et d'autres piliers que Michel, comme Charlie Jovet (labo numérique) ou Paul Muse (traducteur-interprète), tous deux excellents photographes. C'est aussi pour moi, qui ai la charge de secrétaire de l'association, la possibilité d'offrir mes services sans attendre qu'une quelconque difficulté se présente car il y a beaucoup à faire. Certes, j'ai mon métier d'enseignant à gérer mais les Arts Plastiques au collège sont synonyme de dispositif, sens du détail... donc je suis à l'aise pour penser qu'il peut toujours y avoir une petite chose où jouer un rôle capable d'alléger le directeur d'une tâche.

Le fait que je connaisse certaines coulisses de l'Education Nationale et que je rédige des articles et des comptes-rendus sur le site académique, tout cela me pousse à coller au plus près du réel. L'équipe en charge du site académique connaît mon implication dans la scène culturelle niortaise, chacun s'efforce de jouer le même rôle là où il/elle exerce, convaincu(e) que l'enseignement n'est pas enfermé dans les établissements scolaires.

Ce soir-là, il y a une petite discussion qui s'est engagée sur le rapport entre photographes et célébrités. Je ne suis pas d'accord avec Françoise Huguier, le mot star s'est effacé derrière la pipolisation, je donne quelques noms, je dis que le goût des gens pour les célébrités reste intact mais elle est focalisée sur les modèles hollywoodiens. Ce que je retiens de cette brillante soirée, c'est la chance de pouvoir bavarder et s'étonner. J'apprécie plus que tout ces moments imprévus. Ce qui est délicat pour moi, c'est de rester à ma place de bénévole : je ne suis pas là comme enseignant ou spécialiste des arts plastiques mais comme bénévole. Je suis amené à regarder les choses avec distance, c'est une très curieuse expérience qui ne me déplaît pas dans la mesure où elle nourrit ma réflexion globale sur le monde de l'art et le monde tout court. Se mettre en retrait, c'est une chance pour travailler avec les Résidents, avec lesquels il m'arrive souvent d'avoir des discussions professionnelles. En tant que pédagogue en arts plastiques, il y a toujours urgence à se taire si on veut observer la liberté du travailleur.

Cette année-là, je retiens qu'on peut être une femme photographe, avoir une notoriété certaine et aussi être doté d'un puissant caractère.

Après les Rencontres, mes connaissances artistiques locales sont sollicitées par François Méchain qui veut réaliser pour le festival Teciverdi et l'Eté à la Villa une mappemonde flottant sur un océan de déchets, allusion au 6^{ème} continent ou *Plastic vortex*. J'emmène François visiter l'entreprise de récupération Rouvreau pour comprendre qu'il faut plutôt l'aiguiller vers un site qui procède au tri des emballages dans la collecte des ordures ménagères. Cela me rappelle le travail que j'avais mené pour un SMICTOM d'Ille et Vilaine dans le cadre des Recyclades en 2004. C'est dans le jardin de la Villa Pérochon que le public découvrira une très grande photographie travaillée sur un bras de la Sèvre et montrant un monde fait de branches noires et des mers noyées sous les emballages. Une photo retouchée pour accentuer l'invasion des déchets.

Chapitre 12 L'année Culmann / 2016

Olivier Culmann marquera longtemps les esprits niortais par sa personnalité un tantinet provocante. Mais tellement aimable. Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi attaché aux jeux de mots, doublant son rapport au monde : il y a le photographe qui prend des images par jeu et celui qui prend les mots en otage.

Cette année-là, je fréquente un peu moins qu'à l'habitude les Rencontres puisque je sors d'une hospitalisation lourde (réparation de la valve mitrale à cœur et thorax ouverts) mais cela ne m'empêche pas de rester informé en me rendant à la première réunion publique des résidents. D'une certaine manière, je postule pour devenir modèle. Je ne peux guère faire autre chose, à part m'inviter une ou deux fois au Fort Foucault pour déguster, outre les copieux plats de Fafa (la digestion cette année-là est un peu compliquée), les excellentes ambiances entretenues par des résidents en pleine forme.

Je prends des notes sur les travaux exposés en première partie puis en seconde partie, au moment de la restitution orale, je rédige des comptes-rendus pour le site académique, j'organise des visites pour les 5^{èmes}. Chaque classe fait le tour des expositions en une journée : c'est génial de pouvoir s'extraire du collège pour se consacrer à un médium et découvrir toutes sortes d'œuvres possibles. Les élèves sont toujours ravis, et pas uniquement grâce au temps libre du pique-nique !

Rebekka, Hériman, Jeannie, Patricia : un résident sur deux pratique une photographie pour constellation. Ils s'appuient sur la diversité des formats et des implantations pour construire une forme de récit. C'est certainement le travail de Jeannie Abert qui me touche le plus puisqu'il est axé sur une logique plasticienne de l'installation, mixant les techniques et les matériaux.

Soham Gupta est extraordinaire. Il ne retiendra pas de photo suite à la séance de prise de vues à la maison mais à chaque fois que je vais le croiser, que ce soit au moment de ces Rencontres ou d'autres fois dans l'avenir parce qu'il n'hésite pas à faire des petits crochets, j'ai l'impression d'un fils qui demande ma bénédiction. Olivier Culmann l'interpelle très justement So Ham...

En juin je découvre la politique culturelle de la SMACL, une mutuelle qui accueille dans ses espaces une sélection de photographies du fonds de la Villa. Emmanuelle Brisson y tient une place importante mais elle n'est pas la seule à exposer, ce qui revient à valoriser son travail. La mutuelle fait les choses en grand : buffet garni de jolies choses, espaces de détente. Ce genre d'événement commence toujours par un grand coup de communication mais je suis rassuré, je sais que Patrick et Jean-Luc organiseront des visites guidées à l'intention du personnel.

Chapitre 13 L'année Isabel Muñoz / 2017

2017, année charnière : j'ai demandé à partir en retraite pour carrière longue. Fin juin, terminée l'année scolaire, terminée la carrière. C'est aussi une année où je prends beaucoup de vacances lointaines : vacances d'hiver aux Philippines, vacances de printemps à Ouarzazate, vacances d'été en Sardaigne sur les conseils de la sarde Emanuela Cherchi, stagiaire pendant les Rencontres.

Mars-avril. Je ne retiens pas de souvenirs importants en lien avec les travaux photographiques parce que je ne suis pas attiré par les productions. Avant de rédiger ces lignes, je me suis replongé dans le numéro de Carte blanche 2017 pour comprendre pourquoi une certaine distance s'est installée avec cette année-là. Tout simplement parce qu'il s'agit de photographies, de très bonnes photographies, mais pas assez plasticiennes à mon goût. A l'exception de Mimi Youn, peut-être, que Patrick me demandera d'épauler pendant la Nuit folle de son accrochage (j'en reparlerai). Cette année 2017 me demande de puiser dans les souvenirs avec un peu d'effort. Voilà une drôle de situation : réfléchir sur ce qui a pu me marquer ? Sur le plan humain, je n'oublierai jamais Isabel Muñoz, l'altruiste Isabel Muñoz. A deux reprises, nous avons débarqué au Fort Foucault à l'heure de l'apéritif avec des vins de Loire. Ce furent de très beaux moments de conversations, chacun étant curieux de l'autre. Pas d'enjeu pour nous, seulement l'envie de partager amitié et bienveillance. Nous n'étions pas trop nombreux, ce qui renforçait la qualité des échanges.

Je participe très peu à des travaux avant la Nuit folle, en revanche, l'accrochage des photos de Mimi est assez fastidieux : ses formats (impressions sur papier libre) sont variés et demandent de la minutie car tout

est à mesurer progressivement. Je crois bien que nous sommes dans les derniers à quitter les lieux. Le fait de travailler à l'étage nous épargne les grands mouvements que je constate au rez de chaussée (Chez Pain). Décidément, je ne suis pas fait pour travailler dans le bruit, même si l'ambiance est excellente.

Je ne peux pas assister à la présentation des travaux qui se tient au Camji parce que je suis chargé d'organiser avec Anne et Jojo la logistique du pot et du buffet. Ce sera l'enfer ! Il y a trop de personnes à vouloir manger tandis que le personnel du Camji chargé de la sécurité nous ordonne de tout ranger. Le temps de se ressaisir, on finit par faire quelque chose de bien, surtout grâce au beau temps. Tout le monde profite des marches d'escalier et des murets de la cour pour se poser. C'est aussi le moment pour moi de faire connaissance avec de nouveaux bénévoles, attirés par le cycle Questions d'images. Epuisé par le coup de feu du buffet, où j'ai à peine réussi à manger quelque chose, je rentre en laissant les clés à Sonia avec quelques directives. Je n'en peux plus, je passe le relais à ceux qui sont en forme.

Juin. Maud Faivre expose enfin son travail à la Villa. Après nous avoir expliqué son projet en novembre 2016 dans les curieux locaux du collège Fontanes et après son passage dans la classe de 4^{ème} dont je suis professeur principal, nous avons droit au point de vue spécifique d'une photographe en résidence avec un groupe d'archéologie de la région. C'est une démarche originale, Maud est très jeune. Je suis curieux de suivre son travail, nous devenons amis sur Facebook.

Septembre. Après la Sardaigne, direction le Layon – ou pour être plus précis : Bellevigne-en-layon, du côté de Thouarcé. Pendant une semaine, Jojo, Didier, Patrick, Philippe et moi nous montons une expo dans les caves et les vignes. Quelques verres de vin blanc, quelques repas dans un restaurant étoilé au guide Michelin pour nous faire travailler du lundi au vendredi et du matin au soir. Je reparlerai de Bellevigne dans un nouveau chapitre pour évoquer les deux expériences (2017 et 2019)

Novembre. Anne et moi procédons au démontage d'une expo de portraits dans la chapelle des Dames blanches à La Rochelle. Doria s'émerveille de nous voir emballer les photos. Le 22, Patrick lance une soirée de l'Avent. En fait, les adhérents de l'asso et notamment ceux qui ont participé aux cycles Questions d'images sont invités à une visite guidée de l'expo L'Œil écoute. Je ne suis pas spécialement emballé par les photos (de très bonnes photos), heureusement qu'il y a de bons cuisiniers quand nous passons à l'auberge (espagnole).

Chapitre 14 Les ateliers scéno / 2018 & 2020

Patrick propose que les bénévoles de l'association restituent leurs savoirs et leurs compétences en proposant des stages au public. Lors d'un premier tour de table le 20 septembre 2018, plusieurs d'entre nous offrent de donner de leur temps pour répondre à cette initiative, laquelle pourrait faire rentrer un peu d'argent dans les caisses et attirer de nouveaux adhérents. Il s'agit toujours de photographies : logiciels, impression, prises de vues, thématiques... Je suis le dernier à prendre la parole, je propose d'aider à réfléchir sur les accrochages et les installations, à condition que les locaux de la Villa soient vides pour expérimenter ces choses-là. Au final, la palette d'ateliers est variée (le terme atelier est préféré à celui de stage, jugé plus institutionnel), elle reflète le champ de compétence de la Villa. Je me réjouis de pouvoir contribuer à l'édifice pédagogique.

Mon atelier est fixé au weekend du 17-18 novembre. Ce que je ne sais pas encore, c'est qu'il s'agira, ce 17 novembre, de la première date du mouvement des gilets jaunes. Faisant le déplacement en vélo pour me rendre à la Villa, je commence par croiser un important groupe de vestes réfléchissantes sur un rond-point de l'avenue de Nantes puis je constate que la ville est très silencieuse. Quelques participants arriveront en retard à cause des barrages filtrants. Grâce à cet événement qui va marquer la Société pendant plusieurs mois, je n'ai pas de difficultés à situer mon atelier dans le temps. Huit personnes se sont inscrites, c'est le maximum : 4 membres de l'association et 4 inconnus – 3 finalement car il y a une femme enceinte qui accouche prématurément. C'est un succès et une attente qu'il faut satisfaire. Pendant plusieurs jours, j'ai préparé mon atelier comme si j'avais un cours à l'université : je recherche et je stocke des exemples, je lis des articles. Un numéro spécial d'Art Press me permet de placer quelques fils rouges théoriques.

Le jour venu, je commence par projeter des exemples tout en exposant des réflexions analytiques, puis nous passons aux exercices. J'ai préparé des lots de photos ; à plusieurs reprises il sera demandé de les accrocher sur les murs. Les derniers instants seront consacrés aux dossiers personnels, afin de réfléchir ensemble aux manières de présenter les travaux qui ont été apportés par les « stagiaires ».

Je suis tout à fait ravi de la tournure prise par cet atelier, les participants se sont montrés actifs et solidaires, aidant au mieux chacun à faire fructifier son questionnement. Je n'avais pas envisagé cet esprit d'entraide mais il ne pouvait effectivement pas en être autrement. Le second atelier, que je propose en février 2020, profitera de cette expérience et me troublera un peu par sa générosité. En effet, j'aurai droit à des personnalités capables d'explorer l'intimité du regard avec beaucoup de tact.

Le 1 décembre, soit quelques jours après le premier atelier, dans le cadre de la seconde saison du cycle *Questions d'images*, je découvre avec plaisir les accrochages photographiques réalisés par 3 de mes participants. J'ai le sentiment de découvrir des démarches singulières et professionnelles de grand niveau. Ce qui ne peut que me conforter dans l'idée de renouveler l'expérience.

Le plus difficile pour moi dans cet atelier, c'est d'aller à la pêche aux images. (Images à prendre comme matériaux de constructions.) Lorsque j'étais enseignant, il m'arrivait de prélever des paquets de visuels, par trentaines, dans les présentoirs à prospectus et de flyers. J'ai repris cette pratique en m'efforçant de collecter de plus grandes images, comme les affiches du Moulin du Roc par exemple.

Je me suis demandé si cet atelier aurait pu être proposé plus tôt ? Pas sûr, il m'a fallu comprendre comment fonctionnaient les photographes, comprendre ce qu'ils entendaient par « protocole » quand les plasticiens se contentent de « série ». Ensuite, avec les cycles de formation *Questions d'images*, les responsables de la Villa Pérochon ont enclenché une réflexion de fond sur la culture photographique et la construction d'une démarche.

J'ai découvert au deuxième atelier que l'accrochage est un exercice aussi ludique qu'un montage de puzzle. Peut-être serait-il intéressant que chaque participant accepte de voir ses propres photographies mises en espace par un(e) inconnu(e) ? L'esprit d'échange qui m'a fait venir dans l'association pour L'Instant : j'ai fait en sorte de lui donner ma version.

Chapitre 15 Le temps d'une soirée au Vintage / 2011

Le 23 mai 2012, la Nouvelle République publie un article qui commence par « ils en ont de la chance, les élèves du collège Rabelais. Pendant 5 semaines... » La chance est pour moi mais je partage.

Il y a eu cette soirée au Vintage, un samedi entre août et septembre 2011, entre l'exposition d'Anne Leroy et celle de Claire Béguier, où je me suis retrouvé confortablement assis entre deux photographes aux démarches et aux caractères très différents. Un peu à la manière de ces responsables d'entreprises qui se donnent des rendez-vous mélangeant soirée festive et objectifs professionnels. Effectivement, je me sens parfois animé par des fantasmes professionnels : passer un moment en tête à tête avec un(e) artiste afin de surfer sur les affres et les mystères de la création.

Claire est une jeune enseignante d'arts plastiques amusée par le pouvoir de la provocation dans son métier, tandis qu'Anne vient tout juste de descendre de son vélo après un long périple en Ouzbékistan – C'est à elle qu'allait échoir la résidence sous-entendue dans l'article de la NR, un choix décidé à

plusieurs grâce à un dossier sérieux. Peut-être que la soirée au Vintage aura joué un rôle. Mais lequel ? Pas forcément celui auquel pourrait penser le lecteur. Tout ce que je peux écrire maintenant, c'est que le bénévolat est synonyme d'amitié feedback, amitié avec retour, une sorte de carte blanche qu'il faut exploiter avec prudence parce qu'il n'y a pas de profit recherché, loin de là. Si une recherche de profit existe, elle est d'abord de l'ordre du plaisir et du facultatif.

Je ne me suis pas installé dans ce bar en me disant : Je vais en profiter. Je me suis dit : J'ai de la chance, je ne suis plus spectateur des photographies mais partenaire d'une soirée comme il en existe tant entre amis. Il n'y a pas de hiérarchie mais un véritable dialogue avec le monde, une manière de participer au mouvement qui conduit à la création des œuvres et des idées. Il y a une différence entre l'artiste de passage à Niort mais soucieux de bien passer et l'artiste qui se pose à Niort en passant. Cela ne produit pas le même niveau de qualité, l'association Pour L'Instant a tendance à évacuer la première catégorie pour s'intéresser à ceux qui profiteront de son accueil afin de s'exprimer davantage.

Chapitre 16 Bellevigne en Layon / 2017 & 2019

Bellevigne en Layon, c'est l'aventure bénévolissime : une semaine d'exil au milieu des vignes et du soleil, pour accrocher des photographies sélectionnées par le directeur de la Villa Pérochon. Une semaine à transformer une communication (faire connaître la fusion de 5 communes viticoles) en une biennale de photographie. On sait faire. Donnez-nous le gîte et le couvert et on fait le travail.

De 9h à 18h, nous trustons les sites avec une pause repas le midi dans l'un ou l'autre des deux restaurants de Bellevigne. Quelques chapelles, froides mais accueillantes ; quelques chais, frais mais très accueillants, un boulodrome qu'on appelle « Société de Boule de fort » et dont le sol est incurvé comme le fond d'une gabare (accueil excellent, là aussi). Et puis un mur de cimetière, qu'on oubliera à la seconde édition, l'expérience du festival se professionnalisant.

La première année, nous dégustons la civilisation du Layon, la découverte est magnifique en cette 3^{ème} semaine de septembre, les vignes s'accordent avec le soleil pour amorcer de beaux effets de couleurs. L'automne commence là-bas (avec un point de retard en 2019). Les viticulteurs ne savent pas dire bonjour-au revoir sans ouvrir une bouteille. Chenin sec, pétillant, moelleux...

Je ne peux pas dire que la première année soit très difficile à monter, nous avançons vite et bien. Le plus délicat, ce sont les « dos bleus », des collages

de photographies sur panneaux dans la rue. La technique doit s'adapter mais nous finissons par avoir le renfort d'un ancien professionnel de la tapisserie. Heureusement que ce n'est pas nous qui procédons aux décollages, si j'ai bien compris. Pour la seconde édition, c'est lui et ses amis du club photo qui se chargent des images de Michel Séméniako.

Pour la seconde édition, nous menons une véritable vie de château à L'Assay, grâce à 6 expositions qu'il faut installer sur les murs du magnifique domaine. Et grâce aux propriétaires qui sont des passionnés de l'art contemporain. Quelle chance ! au bout de la semaine, nous avons fait tellement d'allers-retours avec L'Assay que nous nous sentons un peu chez nous. C'est d'ailleurs un peu comme cela sur plusieurs sites d'exposition : je retrouve à Bellevigne ce sentiment de fluidité entre les œuvres, les lieux et moi.

Ce qui ressort de notre immersion dans les vignes, c'est une combinaison de sensations qui restent imprimées dans nos têtes, parmi lesquelles il n'y aura pas forcément de hiérarchies puisque mouvantes. Les rencontres, les amitiés, les photographies, les repas, les vins et le travail écrivent les pages d'un même livre.

Chapitre 17 Les repas

S'il y a un détail qu'il ne faut surtout pas oublier d'évoquer, ce sont les repas. Il y en a de plusieurs sortes : la formule espagnole à l'issue des conseils d'administration ou des assemblées générales, le buffet en clôture de soirée des Rencontres, le déjeuner (rapide) à préparer pour le jury de sélection, le catering arlésien et sans oublier les pauses repas en période de montage d'expos. Nous sommes plusieurs à penser que le repas est le signe indélébile du savoir-vivre de l'association pour L'Instant. Patrick aime bien que les gens venus de loin fassent connaissance avec la gastronomie locale : escargots, anguilles, fromages de chèvre, farci, huîtres, Scofa (un dessert des carmélites de Niort qui nous déçoit car la recette n'est plus respectée pour des raisons économiques). Si les journalistes aiment les huîtres, je me charge d'en ouvrir un maximum, histoire de mettre quelques invités à genoux.

On l'aura compris, la convivialité est l'une des clés de la réussite des Rencontres. La formule espagnole, qui prévaut à l'issue des réunions administratives qui se terminent tard, est toujours l'occasion de déguster quelques spécialités. Anne, Marie-France, Didier, Marie-Haute, Emilie...plusieurs administrateurs sont capables de réveiller les palais. Cela

n'est pas systématique parce qu'il n'y a pas d'obligation ; personnellement, je me suis spécialisé dans la préparation de crudités pour équilibrer un peu la barre diététique.

Ce que j'ai bien aimé, les quelques fois où j'ai pu préparer un déjeuner pour le jury, c'est tout simplement l'impression d'avoir reçu des invités chez moi. Une table est dressée dans l'accueil, les places et le temps sont comptés ; nous faisons tourner les plats pour ne pas casser le rythme. Chacun souhaite rester concentré tout en observant une pause. Une pause cadencée, avec juste ce qu'il faut de boissons et d'ingrédients pour ne rien regretter. Le café coulera à volonté dans l'après-midi.

Arles, c'est une autre logique, proche du catering. Je n'ai fait que deux saisons, avec un objectif double : être fonctionnel pour l'équipe de direction, qui n'est pas en vacances mais enchaîne les lectures de portfolios, et en même temps proposer des Apérochons, faire événement en invitant des amis à rejoindre la Villa Pérochon. C'est délicat si le logement est petit, dans ce cas-là, il faut s'organiser avec un muret de l'autre côté de la rue par exemple. Mais il s'agira toujours d'un moment à privilégier, une forme de communication comme il s'en fait dans les foires. Tout le monde invite tout le monde, en s'efforçant d'être au top et de laisser un bon souvenir. Patrick tenait à recruter un(e) bénévole pour gérer les repas d'Arles. La première année où j'ai accepté le challenge, j'ai bénéficié d'une belle équipe : Nastaja et Marine. Visites d'expos et préparations de repas se sont parfaitement enchaînés, la maison était très spacieuse, contrairement à la seconde année.

Ce que j'ai toujours aimé dans les buffets, c'est la surveillance ! Gérer la rotation des plats, faire en sorte que leur présentation demeure attractive jusqu'à la fin. Et puis répondre aux besoins de quelqu'un qui cherche un truc. S'assurer que rien ne manque, c'est presque le signe que la fête va commencer.